

Vérités sans essence. Réflexions post-théoriques

Gerard Stan
Université "Al. I. Cuza" de Iasi

Abstract

Truths without Essence: Post-Theoretical Reflections

Classical theories of truth are monistic, since they fundamentally search for the essence (or true nature) of truth. The correspondence theory of truth is the most representative in this regard. There are several difficulties with the essentialist theories of truth, which led to the emergence of several alternatives. The purpose of this article is to critically evaluate three of them: the pragmatic theory of truth (the James-Rorty version), the deflationary theory and the pluralistic approach. I argue for overcoming monism and for accepting pluralism in our understanding of truth. At the same time, I argue – from a wittgensteinian point of view – for abandoning the attempt to build a general philosophical theory of truth. I plead for limiting the philosopher's role to the clarification of the specific ways in which the concept of truth is used in various forms of life and areas of scientific investigation. Multiple uses of the concept of truth in different thematic areas cannot be synthesized, properly speaking, through a particular philosophical theory.

Keywords: truth, metaphysics, essence, pragmatism, deflationism, minimalism, pluralism

Une théorie métaphysique de la vérité constitue, au fond, une tentative d'offrir une réponse à la question: « Quelle est l'essence ou la nature de la vérité? » Autrement dit, une recherche métaphysique de la vérité est construite à partir de la présupposition que toutes les propositions vraies ont une essence ou une propriété commune. En ce sens, toute théorie de la vérité est une théorie moniste. Le meilleur exemple en est la théorie de la vérité- correspondance: la vérité de toute proposition consiste en une relation particulière: « la correspondance avec la réalité ». Autrement dit, « la correspondance avec la réalité »

serait l'essence de la vérité. Le but de cette investigation est d'examiner du point de vue critique les alternatives possibles de penser le problème de la vérité par rapport à la manière métaphysique, et, finalement, d'examiner la possibilité de construire une théorie philosophique de la vérité. De manière concrète, j'examinerai les moyens par lesquels les approches pragmatiste, déflationniste et pluraliste peuvent résoudre ou dépasser les problèmes soulevés par la théorie de la vérité-correspondance. Les trois alternatives seront cernées et examinées du point de vue critique, mon intérêt étant lié à l'examen de leur viabilité en tant qu'alternatives par rapport à la manière métaphysique de penser la vérité. En même temps, mon approche privilégiera plutôt l'abandon des tentatives de construire une théorie philosophique générale de la vérité et la limitation du rôle du philosophe à la mise au clair des modalités concrètes dont le concept de vérité est utilisé à l'intérieur des diverses formes de vie et domaines d'investigation scientifique.

1. L'alternative pragmatiste

Le premier pas dans l'étude des alternatives à l'approche métaphysique de la vérité est l'examen critique de l'une des variantes les plus connues de la théorie pragmatiste de la vérité, l'approche proposée par William James et Richard Rorty (abrégée par la suite : James-Rorty). Se plaçant dans le sillage de Kant, les philosophes de cette orientation ont proposé une recherche systématique du problème de la vérité du point de vue épistémique. Autrement dit, le changement radical proposé par les pragmatistes vise à remplacer la perspective de la « vérité en soi », la perspective de l'œil divin, par la perspective de la « vérité pour un sujet épistémique ». Construite comme volet d'une philosophie de la vie, comme sous-ensemble d'une philosophie qui prend en considération les limites et les intérêts d'une communauté épistémique, la théorie pragmatiste de la vérité a été censée être une réplique à la théorie de la vérité-correspondance et une solution aux problèmes de cette théorie de type métaphysique¹. Si la théorie de la vérité-correspondance proposait un regard non-humain sur la réalité², un sujet épistémique omniscient, une perspective de l'œil divin et, implicitement, une approche absolutiste de la vérité, le

pragmatisme présuppose une vision terrestre sur la réalité, une perspective du sujet connaisseur humain et, implicitement, une approche quasi-relativiste de la vérité. Néanmoins, tout comme j'envisage de le démontrer à la fin de ce paragraphe, l'approche pragmatiste de la vérité ne parvient pas à dépasser complètement le dogmatisme de type métaphysique, en promouvant un autre type d'absolutisme que celui des théories classiques, qui peut être résumé dans deux dogmes: (a) *le sujet épistémique ne peut jamais quitter la sphère de ses propres opinions* et (b) *le sujet épistémique ne peut acquérir des représentations, même partielles, des états de fait*. L'absolutisme affaibli qui est le propre de certains pragmatistes devient plus clair si l'on examine du point de vue critique les principales lignes de force de la théorie de la vérité construite dans le sillage de James-Rorty.

1. Pour James, la vérité n'est qu'un expédient pour notre manière de penser, le nom d'une multitude de jugements précieux pour la vie d'une communauté, le nom d'une série de règles qui devraient guider constamment les gens en vue de résoudre des problèmes. Autrement dit, *la vérité* n'est qu'« un nom collectif pour des processus de vérification tout comme la santé, la richesse, le pouvoir etc. sont des noms pour d'autres processus liés à la vie et qui sont également poursuivis parce qu'ils valent la peine d'être poursuivis ». (James 1987, 581) Pour ne plus mentionner toutes les situations de vérification qu'une croyance a dû encourir jusqu'à un moment donné, on dit tout simplement qu'elle est « vraie ». « Bref, "ce qui est vrai" n'est que l'expédient pour notre manière de penser, tout comme "ce qui est bien" n'est que l'expédient pratique pour notre manière de nous conduire ». (James 1987, 583) Pour recommander aux autres membres d'une communauté épistémique une croyance ou un jugement qui nous a guidés avec succès dans une action on dit qu'elle est *vraie*. De l'autre côté, pour Rorty, la vérité est un simple compliment rendu aux jugements qui nous ont bien guidés dans l'action, à ces croyances qui ne nécessitent pas de justification supplémentaire (Rorty 1991, 27). Bref, tout ce qu'on peut dire sur la vérité peut être condensé, selon Rorty, dans les principes suivants: (a) « Vrai » n'a pas d'utilisation explicative; (b) La seule relation essentielle des croyances d'un

sujet épistémique avec le monde est la relation de type causal; (c) Les croyances ne sont pas « rendues vraies » par le monde (Rorty 1991, 128). Autrement dit, la vérité n'est qu'une propriété *expressive* des jugements, qui tient du registre pragmatique; c'est une propriété métaphysiquement transparente (elle n'envoie pas à une essence métaphysique invisible quelconque), et non pas une propriété substantielle (par conséquent, la vérité n'est pas *quelque chose*, elle n'envoie à rien).

Par contraste, pour les adeptes de la théorie de la vérité-correspondance, la vérité est une propriété qui renvoie vers la relation de correspondance ou vers les faits indépendants de l'esprit. Du point de vue métaphysique, la vérité a une valeur explicative. Elle explique la raison pour laquelle les propositions correspondent aux états de choses réels. Pour les deux pragmatistes, la vérité est une propriété presque pléonastique, dépourvue de valeur explicative, une propriété qui exprime seulement l'attitude positive d'un sujet épistémique par rapport à une proposition. Or, si la vérité est une simple propriété expressive, dans quel sens pourrait-on dire qu'une opinion, pour qu'elle devienne de la connaissance, doit être vraie? En plus, la compréhension de la vérité proposée par James et Rorty n'offre pas une théorie robuste des conditions de vérité. Or, si l'on n'a pas de théorie sérieuse sur les conditions de vérité, on n'aura jamais de raisons suffisantes pour admettre une proposition comme vraie et on n'aura jamais de fondements suffisants pour soutenir les connaissances. En dernier lieu, une telle compréhension minimaliste de la vérité ne réussit pas à intégrer une série d'intuitions communes, de bon sens, comme le fait que les investigations des sciences convergent vers la vérité ou le fait que les propositions qui sont vraies dépendent d'une manière ou d'une autre des entités auxquelles elles se réfèrent. Autrement dit, la théorie de la vérité-correspondance résout au moins deux problèmes épistémiques épineux (elle contient une sous-théorie des conditions de la vérité et offre un support pour la relation vérité-connaissance) que l'approche pragmatiste ne peut plus mettre au clair. De l'autre côté, l'approche pragmatiste nous libère du poids d'une propriété métaphysique opaque, impossible à élucider, et du spectre aberrant de la

compréhension de la vérité de toute proposition par le même mécanisme – la correspondance avec les faits.

2. Pour Rorty, la vérité n'est qu'un accord intersubjectif entre les membres d'une communauté épistémique. Le désir des gens d'atteindre la vérité et l'objectivité doit se réduire au désir d'« acquérir des croyances au sujet desquelles on arrivera finalement, suite à une interaction libre et ouverte avec des personnes qui ont d'autres croyances, à un accord non forcé ». (Rorty 1991, 41). Il est convaincu du fait que tout ce qu'on peut faire pour soutenir la vérité d'un jugement, c'est construire des arguments. Lorsque ces arguments sont acceptés par les membres d'une communauté épistémique, alors l'énoncé en question peut être accepté comme vrai. Autrement dit, Rorty soutient que la vérité d'une proposition est une affaire qui se déroule exclusivement dans la sphère des opinions, des arguments. Les opinions d'un sujet épistémique peuvent avoir seulement des relations causales avec les états des choses, mais non pas des relations de fondement. On peut formuler au moins deux objections en ce qui concerne cette thèse. *En premier lieu*, si la vérité n'est qu'une affaire de la sphère des opinions, comment peut-on être certains de considérer comme vraie une opinion concernant les faits? Les faits ne peuvent-ils vraiment jouer aucun rôle en vue de cerner les opinions d'un sujet épistémique comme étant vraies ou fausses? C'est comme si le juge établissait le verdict dans un procès pour crime en s'appuyant seulement sur les arguments du procureur et de l'avocat, sans tenir compte des preuves empiriques, des preuves de laboratoire et des déclarations de l'inculpé. Si une proposition vise un fait, c'est un fait contradictoire que de soutenir que sa vérité ne dépend d'aucune manière du fait respectif. Susan Haack offre à son tour une réponse du même type par le biais d'un exemple: « Quelle est la justification de A pour croire qu'il y aurait un chien présent? – la vue du chien, le fait qu'il voit un chien, c'est la réponse naturelle ». (Haack 1993, 28) Néanmoins, Haack y ajoute des nuances, en précisant que l'on doit faire la distinction entre « l'état de conviction », que l'on atteint par des relations causales avec un fait, et le « contenu de conviction », qui est une assertion, une opinion. Il est vraisemblable de croire que certaines expériences qui

gènèrent certains « états de conviction » finissent par engendrer « des contenus de conviction ». Si l'on n'accepte pas l'existence d'un tel mécanisme d'ouverture à l'expérience des sujets épistémiques, on ne peut pas indiquer la modalité par laquelle on construit des fondements épistémiques pour les jugements empiriques; de même, on ne serait plus en mesure de cerner le mécanisme épistémique par lequel un jugement empirique est reconnu comme étant vrai. Autrement dit, on devrait admettre que pour la condition de sujet épistémique une forme d'autisme serait essentielle, ce qui est absurde. La connaissance du monde implique de manière automatique une ouverture vers le monde.

En deuxième lieu, une telle compréhension de la vérité efface les différences entre le fondement et la vérité d'une opinion. Construire des fondations épistémiques en faveur d'une opinion p ou ramasser des évidences en faveur de la vérité de p seraient des actions rationnelles indistinctes par lesquelles l'opinion p serait mise dans une relation de soutien épistémique avec une série d'autres opinions évidentes. Néanmoins, on note tellement d'autres cas dans l'histoire de la science où les membres d'une communauté scientifique ont eu des raisons bien fondées d'admettre des propositions qui se sont finalement avérées être fausses. Par exemple, « La terre est plate » ou « La terre est située au centre du Système solaire » ont été des propositions soutenues par un ample fondement empirique, mais les deux propositions se sont finalement avérées être fausses. On ne peut donc pas admettre de manière non problématique le fait que le fondement et la vérité sont la même chose. Finalement, chercher et trouver de bons fondements, parmi d'autres opinions, en faveur d'une opinion p n'équivaut pas à démontrer la vérité de p . Quitter à un moment donné la sphère des opinions peut constituer un geste épistémique salutaire à même d'identifier les conditions authentiques de vérité pour l'opinion p .

3. James et Rorty soutiennent qu'une proposition n'est pas vraie, sinon elle est amenée à être vraie. Le raisonnement de Rorty est le suivant: toute proposition est une création de l'esprit humain et ne saurait exister en deçà et indépendamment de celui-ci (Rorty 1989, 5). Mais il n'y a que les propositions qui peuvent être vraies ou fausses. Par

conséquent, si les propositions sont une création de l'esprit humain, alors les vérités sont, à leur tour, une création de l'esprit humain. Mais si Rorty avait raison et que les vérités soient à leur tour de simples créations de l'esprit humain, alors on ne pourrait plus faire la différence entre une fiction à fort caractère argumentatif et une théorie scientifique partagée par les membres d'une communauté épistémique. À la rigueur, il n'y aurait plus de différences notables entre mythes, cosmogonies, littérature populaire et une série de vérités scientifiques.

4. Les deux philosophes pragmatistes sont persuadés que la vérité est étroitement liée aux intérêts d'une communauté épistémique et qu'en l'absence d'un rapport permanent à ces intérêts, on ne peut pas véritablement parler de la vérité. Il y a en ce sens un exemple célèbre offert par James. Lorsqu'elle n'a pas de rapport avec un intérêt concret ou avec une certaine situation, la vérité est tout aussi dépourvue de signification que la non-vérité. « Si vous me demandez quelle heure il est et que ma réponse soit que j'habite 95, rue Irving, ma réponse peut même être vraie, mais vous ne comprenez pas pourquoi je considère que c'est mon devoir de vous la donner. Une adresse fausse serait aussi bien adéquate en l'occurrence ». (James 1987, 588) Toutefois, si une vérité n'est pas en consonance avec un impératif de moment, cela ne veut pas dire qu'elle serait moins vraie, elle ne devient pas une non vérité par sa non adéquation à la situation donnée. En plus, il y a des vérités, comme celles de la logique et des mathématiques, qui ne peuvent pas être directement mises en rapport avec un fait, un contexte humain ou les intérêts d'une certaine communauté épistémique.

5. Se plaçant dans le sillage de Donald Davidson, Rorty croit que les opinions formulées par un sujet épistémique ne peuvent pas représenter les faits. Il soutient que le représentationnalisme de la théorie de la vérité-correspondance est fondé sur une présupposition métaphysique plus ancienne, de la compréhension de l'esprit comme miroir. En fait, la proposition et le fait coïncideraient dans un certain sens et on ne serait pas à même d'établir dans le découpage que nous faisons du monde avec nos propositions quelle est la limite du langage et où commence le monde. Néanmoins, il est difficile de

soutenir l'impossibilité de distinguer entre une proposition et le fait correspondant. Si l'on est d'accord qu'une proposition, *d'un côté*, et un fait concret, *de l'autre côté*, entrent en relations causales de divers types avec la même entité, alors on aura un fondement suffisant pour admettre que les deux types d'entités sont distincts.

Je propose aux anti-représentationalistes convaincus l'expérience mentale suivante, inspirée par Simon Blackburn (Blackburn 2005, 156-158). Admettons que l'un d'entre eux doive rester dans la jungle amazonienne et qu'il ait la possibilité de choisir entre deux séries d'objets: la première série comprend une boussole, une carte approximative de la région où ils vont rester et un guide pour survivre dans des conditions hostiles; la deuxième série d'objets comprendrait un crayon, une carte de bandes dessinées et une affiche de Madonna. S'ils sont tellement convaincus de leur anti-représentationalisme, comment justifieraient-ils le choix de la première série d'objets au lieu de la deuxième série? L'erreur que les anti-représentationalistes commettent est de croire qu'aussi longtemps que la représentation des choses n'est pas possible telles qu'elles sont dans leur soi, la représentation en général est inaccessible aux sujets épistémiques humains. Les représentations partielles, approximatives, d'un état de choses ne sont pas seulement possibles, mais aussi préférables aussi bien à la situation de ne pas avoir de représentation, qu'à la croyance que de telles représentations ne sont pas possibles. « Une fois établie une série de conventions, une carte peut être correcte ou incorrecte. Autrement dit, elle peut représenter le paysage tel qu'il est ou elle peut le représenter tel qu'il n'est pas ». (Blackburn 2005, 157) Finalement, la position de ceux qui prétendent défendre une vérité à visage humain est auto-contradictoire lorsqu'elle accentue l'impossibilité d'une représentation des états de fait et ignore la possibilité de la représentation partielle, conformément aux standards, conventions et intérêts de connaissance acceptés dans une communauté épistémique.

En plus, les anti-représentationalistes devraient avoir une bonne contrepartie à l'argument réaliste « sans miracles ». Cet argument réaliste soutient qu'une bonne compréhension

des phénomènes de la nature et des réalisations technologiques est possible par les explications et, de manière implicite, par les représentations proposées par les sciences de la nature, sans appel aux miracles. Or, si l'on réduit la science à une pratique purement argumentative, à un phénomène qui a lieu exclusivement dans la sphère des opinions, on ne peut en justifier ni le pouvoir explicatif réel, ni la possibilité de fournir des solutions technologiques viables.

6. L'une des thèses qui forment le noyau de la théorie de la vérité-correspondance est que la structure d'un état de choses réel nous contraint d'accepter que seulement une certaine proposition sera réelle, tandis que beaucoup d'autres seront fausses. De l'autre côté, Rorty croit que les états de choses réels ne peuvent jamais nous contraindre d'accepter une proposition comme étant vraie. Ce ne serait qu'une attitude métaphysique non justifiée, une forme de prière devant une entité non humaine, de se soumettre aux commandements d'une nouvelle divinité. Si l'on en croit à Rorty, les résultats des textes empiriques ou des expériences scientifiques ne pourraient jamais nous faire accepter d'éliminer certaines hypothèses ou d'en garder d'autres. Toutefois, ces pratiques sont habituelles dans la science empirique, et y renoncer serait inacceptable. La science dépourvue du guide empirique offert par les tests et les expériences serait comme le cyclope Polyphème aveuglé par le malin Ulysse.

La carte de la conceptualisation de la vérité tracée par Rorty ne comprend que deux pôles. *D'un côté*, la vérité comprise comme correspondance et, *de l'autre côté*, la vérité comprise comme propriété non explicative. Le premier pôle est non humain, impossible à atteindre, une fiction philosophique. Le deuxième n'est qu'un pôle apparent, la vérité n'ayant pas la possibilité d'avoir, en l'occurrence, un contenu positif ou une détermination explicative. Ainsi, l'aire philosophique correspondant au problème de la vérité est nettoyée, vidée. Néanmoins, il y a, à mon avis, dans la position de Rorty, deux dogmes: (a) *le sujet épistémique ne peut jamais quitter l'aire de ses propres opinions* et (b) *le sujet épistémique ne peut acquérir des représentations, soient-elles partielles, des états de fait*. De telles vérités absolues, qui sont plutôt le propre d'une approche

métaphysique, que les pragmatistes prétendent d'éviter de manière systématique, sont difficiles à accepter. Je crois qu'une position non métaphysique dans la question de la vérité présuppose le fait d'avoir accepté deux prémisses bien fondées: *en premier lieu*, le fait que les gens peuvent sortir, même en hésitant, de la sphère de leurs propres opinions, en se laissant guider par les conditions de vérité extérieures à leur esprit et, *en deuxième lieu*, le fait que l'on peut acquérir des représentations partielles des états de fait. Déclarer la vérité une simple propriété métaphysiquement transparente semble être seulement une forme sophistiquée d'éviter un problème cardinal de la philosophie. De l'autre côté, relier de manière absolue la vérité de toutes les propositions à une propriété opaque et non analysable (comme « la correspondance avec les faits ») et éluder la diversité des mécanismes par l'entremise desquels des propositions issues de domaines de recherche différents acquièrent leur vérité équivaut à éluder le champ concret de production de la connaissance.

2. L'alternative déflationniste

Une autre modalité par laquelle on a essayé de surmonter les insuffisances inhérentes aux approches métaphysiques de la vérité appartient aux philosophes déflationnistes. Les philosophes de cette approche prennent comme point de départ la prémisse que la vérité ne représente pas une propriété, de toute façon pas une propriété véritable. Tout ce que l'on peut dire de significatif sur la vérité est compris dans deux schémas: (ES) p est vraie si et seulement si p ; et (DS) „ p ” est vraie si et seulement si p . La vérité est comprise comme étant soit une propriété métaphysiquement transparente, soit un mécanisme d'effacement des guillemets, soit un mécanisme logique de généralisation, soit un moyen par lequel un locuteur exprime son attitude par rapport à un énoncé. Malgré les avantages que fournirait le fait d'adopter une telle perspective sur la vérité, au moins à l'opinion de ceux qui la soutiennent, le déflationnisme s'est confronté à une série de critiques et objections. Celles-ci ont été formulées aussi bien sur les positions théoriques des approches traditionnelles, de

nuance métaphysique, que sur des positions minimalistes, non métaphysiques.

Pascal Engel, par exemple, ayant tacitement accepté un idéal classique de la connaissance, croit qu'on peut formuler deux séries distinctes d'objections concernant le déflationnisme. *En premier lieu*, l'approche déflationniste de la vérité ne réussit pas à intégrer une série d'intuitions communes, de bon sens, comme le fait que les investigations de la science convergent vers la vérité ou le fait que les énoncés vrais ont un certain type de relation, qui peut être cernée du point de vue scientifique, avec les entités sur lesquelles elles portent. Tout en empruntant une idée de Dummett, Engel dira qu'oublier le fait que les investigations, assertions et nos croyances ont comme but d'atteindre la vérité est comme si l'on oubliait le fait que le but du déroulement d'une partie d'un certain jeu est de gagner (Engel 2002, 58). *En deuxième lieu*, avoir une théorie sur les conditions de vérité est un prérequis métaphilosophique tout à fait nécessaire: la raison pour laquelle on a besoin d'une conception robuste des conditions de vérité est que le déflationnisme concernant la vérité enlève le sens à d'autres genres de débats épistémologiques (Engel 2002, 56-57). Si l'on n'a pas de théorie sérieuse sur la nature et les conditions de la vérité, les disputes philosophiques concernant, d'une part, la possibilité, le fondement et la justification des connaissances, et d'autre part le but des investigations cognitives, restent dépourvues de raison.

Des arguments contre le déflationnisme ont été également formulés par des philosophes de l'espace de la philosophie analytique, appartenant ou pas à l'un des camps des déflationnistes. Paul Horwich en résume trois. *En premier lieu*, la plupart des variantes de minimalisme partent soit de l'acceptation de (ES), soit de l'acceptation de (DS). Mais, aussi bien dans un cas comme dans l'autre la théorie acceptera une infinité d'axiomes et ne pourrait être jamais amenée à une forme complète. Ainsi, la théorie déflationniste de la vérité pourrait être seulement décrite, dans le sens où on ne pourrait préciser que le fait qu'elle comporte des axiomes soit sous la forme (ES), soit sous la forme (DS), sans que ce soit possible d'en faire la liste complète. Horwich affirme que « ce défaut

présupposé a conduit certains philosophes à élaborer des théories qui montrent, dans un premier temps, la manière dont la vérité de tout jugement découle des propriétés référentielles de ses constituants et, dans un deuxième temps, la manière dont on cerne les propriétés référentielles des constituants primitifs ». (Horwich 2010, 775) Néanmoins, selon Horwich, de telles tentatives n'ont pas le moindre espoir de réussite en raison du fait qu'elles dépendent d'une théorie non problématique sur la référence; or, une théorie pareille n'existe pas encore.

En deuxième lieu, certaines instanciations de (ES) sont sans aucun doute fausses. Prenons l'exemple suivant: (a) *Cette proposition est fausse*. Si l'on transpose (a) dans (ES) on obtiendra: (b) *Cette proposition est fausse est vraie si et seulement si cette proposition est fausse*. Or, selon Horwich, « étant donné (b), la supposition que (a) est vraie implique le fait que (a) n'est pas vraie, et la supposition qu'elle n'est pas vraie implique le fait qu'elle est vraie. Par conséquent, toute particularisation du schéma d'équivalence ne peut pas être incluse dans la théorie de la vérité ». (Horwich 2010, 775) On arrive pratiquement à une contradiction évidente.

En troisième lieu, les théories qui partent de (DS), les théories de l'« élimination des guillemets », ne pourraient pas rendre compte de la vérité des énoncés qui comprennent des termes indexicaux, adjectifs ou pronoms démonstratifs, c'est-à-dire des termes dont la référence est variable.

Du point de vue épistémologique, les plus importantes objections concernant les approches déflationnistes en sont deux autres: *en premier lieu*, ce type de théories n'expliquent d'aucune manière le rapport entre vérité et connaissance; dans les conditions où la problématique de la vérité peut être résumée à la problématique de l'emploi expressif du prédicat « vrai », et l'emploi de ce prédicat ne peut être expliqué qu'en tant que moyen de rendre possibles certains types de généralisations, de faire référence à des propositions dites antérieurement ou de dire quelque chose sur les intentions de celui qui a fait une certaine assertion, alors il n'y a plus de raison pour soutenir qu'une opinion qui aspire au statut de connaissance doit être vraie. Le rapport intrinsèque que la plupart des philosophes voient entre vérité et connaissance –

affirmé pas seulement par l'analyse classique de la connaissance, mais aussi par les analyses ultérieures aux contre-exemples de Gettier – est rompu. *En deuxième lieu*, l'approche déflationniste conduirait finalement à l'indiscernabilité de la vérité et du fondement. Conformément au schéma (ES), les fondements en faveur de p sont, implicitement, des fondements en faveur de la vérité de p . Or, cela signifierait qu'en fondant la proposition p , on argumente la vérité de p . Si du point de vue logique, ce problème n'est pas significatif, pour les adeptes d'une analyse rigoureuse du concept de connaissance cette conséquence est difficile à accepter.

Même si l'on accepte les deux schémas, on réussit à dire peu de choses sur la vérité: on obtient des mises au clair logico-linguistiques, mais on enlève au concept de vérité son contenu explicatif et son pouvoir épistémique. En l'occurrence, on trouve intelligibles les tentatives de reconsidération de la manière dont la vérité est comprise pas seulement en rapport avec les théories classiques, métaphysiques, mais aussi en rapport avec les théories de type déflationniste.

3. L'alternative pluraliste-minimaliste

La présupposition fondamentale des théories métaphysiques sur la vérité était liée à la compréhension essentialiste de celle-ci; autrement dit, la vérité était pensée comme un type d'essence à laquelle participaient toutes les propositions vraies. C'est ce dont découlait la légitimité de la question « Qu'est-ce que la Vérité? » Tout comme la légitimité de la construction d'une théorie qui puisse offrir une solution au problème de la vérité. Le regard des philosophes s'est toujours décliné du haut vers le bas, à partir de la Vérité vers les porteurs de la vérité, propositions ou énoncés. Un regard plus attentif sur les propositions considérées comme vraies aurait mis en évidence le fait que, par exemple, la vérité des propositions d'introspection n'a rien de commun avec la vérité des propositions de la mécanique quantique, que la vérité des propositions de l'analyse mathématique n'a rien de commun avec la vérité des propositions de la géologie; que les fondements et les pratiques en vertu desquels un ingénieur constructeur considère certaines propositions comme vraies sont tout à fait différents par rapport aux fondements et

pratiques en vertu desquels un historien considère certaines propositions comme vraies. Les propositions considérées comme vraies sont liées à des domaines de connaissance variés, à des pratiques et formes de vie différentes. La croyance conformément à laquelle il y aurait quelque chose de commun à ces pratiques de connaissance, entre les différents jeux de langage ou formes de vie est une illusion induite par l'emploi des mêmes expressions – « vérité » et « vrai » – et par la croyance non justifiée que la même expression désigne toujours la même réalité.

Wittgenstein a constaté dès les années 30 du siècle dernier que les expressions *vérité* et *vrai* étaient employées dans le langage courant pour désigner la correspondance d'une proposition avec les faits, mais aussi dans beaucoup d'autres manières. L'adhésion de certains penseurs à l'idée du sens commun que la proposition vraie implique nécessairement un rapport à des états de choses a conduit à la genèse de la théorie de la vérité-correspondance. À la longue, l'attention d'autres philosophes s'est concentrée soit sur l'emploi de *vrai* pour indiquer l'accord d'une proposition avec un système d'autres propositions (fait qui a conduit à la genèse de la théorie cohérentiste de la vérité), soit sur l'emploi de *vrai* pour la catégorisation d'une proposition dans la mesure où elle fonctionne avec du succès comme guide d'action (fait qui a généré la théorie pragmatiste de la vérité). Tout en faisant référence aux trois théories consacrées à cette époque-là, Wittgenstein souligne que chacune ne rend qu'un fragment de toute la grammaire des mots *vérité* et *vrai*. Les défenseurs de l'une ou de l'autre de ces théories de la vérité acceptent « comme une *quaestio facti*, qu'il existe plusieurs emplois du terme, mais insistent pour convaincre ceux qui les lisent qu'il n'y en aurait qu'une légitime, c'est-à-dire qu'elle pourrait être justifiée du point de vue rationnel ». (Flonta 2008, 265) Mais les significations d'un mot ne peuvent pas être réglementées ou restreintes en fonction des principes tracés par un philosophe; par conséquent, tous les emplois des expressions *vérité* et *vrai* des jeux de langage actuels et futurs sont, en principe, légitimes. La conclusion de Wittgenstein est claire: « C'est donc un non-sens que d'essayer de trouver *une* théorie de la vérité, car, de toute évidence, nous nous servons du mot dans la vie

quotidienne très clairement et sans équivoque avec ces significations différentes (Wittgenstein 1989, 96). Tout ce qu'un philosophe pourrait faire dans la question de la vérité serait de faire nettement la distinction entre les emplois différents des expressions *vérité* et *vrai* dans les divers jeux de langage et éliminer ces emplois qui ne sont pas conformes à la grammaire d'un certain jeu de langage, qui ne sont pas générés par une certaine forme de vie. Toute tentative de construire une théorie de la vérité serait absurde et réductionniste, expression de la soif de généralité des philosophes et de l'aveuglement concernant l'hétérogénéité irréductible des formes de vie où l'on utilise les expressions *vérité* et *vrai*. Les philosophes ne doivent pas tomber dans le piège d'élaborer certaines théories de la vérité, à l'exemple des théories scientifiques, car toute tentative de construire une théorie philosophique de la vérité n'est qu'une tentative de « sortir le langage de son moule », une tentative de construire un langage privé; or, l'anormalité de la tentative de construire un langage privé est comparée par Wittgenstein à la production d'un « son non articulé », c'est-à-dire dépourvu du contexte qu'un certain jeu de langage assure. (Cioabă 2013, 293) Devenu objet d'une théorie philosophique, c'est-à-dire d'une tentative de règlementation exacte et unitaire, la vérité devient un faux problème.

On retrouve l'esprit de Wittgenstein dans les approches pluralistes de la vérité. Par exemple, Crispin Wright souligne que les deux schémas déflationnistes (ES) et (DS) sont insuffisants en vue de dire tout ce qu'on peut dire sur la vérité: la simple analyse conceptuelle ne saurait épuiser la philosophie de la vérité. En fait, si la vérité est réduite à une propriété métaphysiquement transparente, comme le fait le déflationnisme, tout débat de fond sur la vérité serait un exercice purement formel. Ce qui contredit les intuitions des scientifiques qui travaillent dans des domaines de recherche différentes. Ils sont convaincus d'offrir des explications vraies pour les phénomènes de la nature. Et ils ont des raisons bien fondées de le croire. Les technologies qui fonctionnent de manière impeccable ne sont qu'un argument en ce sens. De l'autre côté, retourner à l'universalisme moniste de la théorie de la vérité-correspondance n'est plus possible; les objections par

rapport à cette théorie sont difficiles à enlever. La solution en serait un type de substantialisme affaibli: la vérité ne présuppose pas une seule propriété forte, une essence de nature métaphysique comme la « correspondance », mais diverses propriétés décelables du point de vue scientifique dans les divers domaines de recherche. Ainsi, le monisme métaphysique de la théorie de la vérité-correspondance est remplacé par un substantialisme pluraliste naturalisé. En admettant la vérité comme propriété substantielle, Crispin Wright construit une approche minimaliste de la vérité, une approche compatible avec une métaphysique de type pluraliste. Mais une métaphysique à fondements naturalisés. Même s'il s'agit d'une propriété substantielle, la vérité n'a pas de nature unique. Même si elle a une nature ou une essence, ce n'en est pas une métaphysique, mais scientifique. Selon Crispin Wright, dans chaque champ ou zone de la recherche scientifique, on formule des propositions qui peuvent être associées à la propriété de la « vérité ». Mais ce que cette propriété constitue ne peut être établi qu'à l'intérieur de chaque champ de recherche scientifique. Une caractérisation complète de cette propriété dépend des caractéristiques de chaque champ ou aire d'investigation. « Le minimalisme incorpore un pluralisme potentiel sur la vérité dans le sens où la propriété qui sert de vérité peut varier d'un discours à l'autre ». (Wright 2001, 752) Ainsi, le problème métaphysique de la vérité se brise en une pluralité de problèmes qui sont résolus techniquement, de manière non philosophique, à l'intérieur des diverses aires d'investigation scientifique.

L'une des conséquences de ce type de pluralisme aléthique naturalisé est que même les questions « Qu'est-ce que la vérité? » et « Quelle est la nature de la vérité? » deviennent superflues. Essentiellement, le philosophe pluraliste refuse de répondre à la question « Qu'est-ce que la vérité? » en raison du fait qu'une réponse pareille devrait être trop générale et, implicitement, trop sèche. Sans aucun doute, on a affaire à un type de question qui est fort adéquate au philosophe moniste. Tout comme l'affirmait également Simon Blackburn, pour le minimaliste pluraliste « faire une assertion signifie, en tout cas, exposer une vision dans l'espace public pour qu'elle soit par la

suite acceptée ou rejetée. Cet espace public sera saturé de normes plus ou moins articulées, en déterminant ce qui compte pour qu'elle soit acceptée ou rejetée ». (Blackburn 2005, 68) Chaque aire ou domaine où l'on fait une assertion est autonome, ayant la possibilité de décider par le cadre normatif interne sur les assertions qui seront acceptées ou rejetées en tant que vérités. Pratiquement, cette attitude « ne nous amène pas vers un commentaire philosophique sur l'aire, mais nous montre seulement la confiance en train de s'affirmer à l'intérieur de l'aire. (...) À aucun moment n'est-on pas en train de philosopher sur une aire, mais on doit toujours raisonner dans son cadre ». (Blackburn 2005, 122-123) Le rejet ou l'acceptation d'une assertion mathématique se fera à l'intérieur des mathématiques, sans commentaires de second degré sur la vérité. Le rejet ou l'acceptation d'une assertion concernant les entités vivantes se fera à l'intérieur de la biologie, sans commentaires de second degré sur la vérité. Et ainsi de suite. Au lieu de la réflexion sèche sur la vérité, le pluraliste se réfugie, de manière paradoxale, dans une sorte de minimalisme, en préférant le silence.

Une autre conséquence du pluralisme aléthique, peut-être moins voulue, est que le scientifique peut savoir quelles sont les utilisations permises du prédicat « vrai » à l'intérieur de son aire de compétence. Par conséquent, un sujet épistémique ne pourrait exister, soit-il philosophe, qui puisse connaître tous les emplois permis de ce prédicat. D'ailleurs, le syntagme « tous les emplois de prédicat *vrai* » est un non-sens, car il est possible à n'importe quel moment d'ouvrir un nouveau front de recherche scientifique. Par conséquent, la construction d'une théorie philosophique de la vérité devient superflue.

Conclusions

En 1915, Wittgenstein notait dans son *Journal*: « Toutes les théories qui affirment "*Il faut que* les choses soient ainsi, autrement on ne pourrait pas philosopher " (...) doivent, de toute évidence, disparaître ». (Wittgenstein 1998, 44) Les théories de type métaphysique de la vérité sont construites autour de l'idée que la vérité doit avoir une essence. L'essence reconnue par l'une ou l'autre des théories, comme la

correspondance, représente une propriété parmi plusieurs propriétés, significatives en vue de décider la vérité des propositions d'aires thématiques différentes. Toute théorie philosophique généralise de manière erronée une propriété pour tous les cas où l'on admet des propositions vraies. Mais ce fait représente une déformation des motifs particuliers et irréductibles pour lesquels une proposition, formulée à l'intérieur d'une certaine forme de vie ou à l'intérieur d'une certaine aire de recherche, a été admise comme étant vraie. La philosophie ne peut pas réglementer l'utilisation d'un concept, toutes ses utilisations consacrées à l'intérieur d'un jeu de langage sont non problématiques. L'alternative pragmatiste et l'alternative déflationniste aux théories de type métaphysique de la vérité présente des inconvénients: la réduction de la vérité à une propriété transparente, non explicative, élude le problème de la vérité. En plus, les alternatives invoquées contiennent des rudiments métaphysiques difficiles à justifier. A mon avis, la croyance que nous ne pouvons sortir de la sphère de nos propres opinions et que nous ne pouvons offrir des représentations des faits, soient-ils imparfaits, limite l'acceptabilité des idées formulées par les pragmatistes, particulièrement par Rorty. De l'autre côté, l'identification du mécanisme de la vérité à un schéma logique, opéré par les déflationnistes est inacceptable pas seulement du point de vue du nouveau type d'essentialisme qu'elle propose, mais aussi parce que l'idée de vérité avec laquelle opèrent ces philosophes est inutile en vue de mettre au clair les problèmes philosophiques de la connaissance. Finalement, je crois qu'une position pluraliste, d'inspiration wittgensteinienne, est la seule acceptable dans le problème de la vérité. Il incombe au philosophe de mettre au clair et séparer les différentes grammaires auquel le concept de vérité obéit dans la multitude des jeux de langage. Il incombe au scientifique de mettre au clair les mécanismes et les propriétés qui peuvent qualifier comme vraies les énoncés formulés dans son aire de recherche. Des aires différentes de recherche ont consacré des mécanismes et propriétés différentes qui soutiennent la vérité des énoncés. Le mécanisme concret, un parmi les milliers actuels et potentiels, qui nous permet de dire qu'une certaine proposition

est vraie, est plus important qu'une soi-disant théorie de la vérité qui nous dirait pourquoi toutes les propositions vraies sont vraies. Si nous acceptons qu'en principe une théorie de la vérité n'est pas possible, alors un contre-argument du type: « comment pourra-t-on savoir qu'un énoncé est vrai si nous ne savons pas ce qu'est la vérité *in genere*? » nous semblera un énoncé dépourvu de sérieux.

NOTES

¹ Les philosophes pragmatistes ne croient plus que la question « Quelle est l'essence de la vérité ? » serait essentielle, mais, tout comme le soulignait William James, ils s'intéressent plutôt à la manière dont la vie d'une communauté change à partir du moment où une proposition est nommée « vraie » et est acceptée comme « maxime de l'action ». Dans le même sens, Rorty soulignait que le problème de la « nature de la vérité » n'est pas profitable, n'est un problème significatif. (Rorty 1989, 8)

² La théorie de la vérité-correspondance peut être nommée « non humaine » dans le sens où la relation de correspondance entre le jugement d'un sujet épistémique humain et l'état de choses visé ne peut être saisie par le même sujet épistémique, mais seulement par un autre sujet épistémique qui puisse intégrer dans son jugement, de manière non problématique, aussi bien les processus cognitifs du sujet épistémique humain, son jugement, l'état de choses visé, aussi bien que la manière dont les deux sont interconnectées. Or, une telle performance cognitive ne pourrait être atteinte que par un sujet épistémique non humain, omniscient, divin.

REFERENCES

- Blackburn, Simon. 2005. *Truth. A Guide*. New York: Penguin Books.
- Cioabă, Cătălin. 2013. *Filozoful și umbra sa. Turnura gândirii la Martin Heidegger și Ludwig Wittgenstein*. București: Editura Humanitas.
- Engel, Pascal. 2002. *Truth*. Chesham: Acumen Press.
- Flonta, Mircea. 2008. *Gânditorul singuratic. Critica și practica filozofiei la Ludwig Wittgenstein*. București: Editura Humanitas.
- Haack, Susan. 1993. *Evidence and Inquiry. Towards Reconstruction in Epistemology*. Oxford: Blackwell.

Horwich, Paul. 2010. „Theories of Truth”. In *A Companion to Epistemology*, edited by Jonathan Dancy, Ernest Sosa, and Matthias Steup, 772-777. Oxford: Wiley-Blackwell.

James, William. 1987. “Pragmatism’s Conception of Truth”. In *Writings: 1902-1910*, 572-590. New York: Penguin Books.

Rorty, Richard. 1989. *Contingency, Irony and Solidarity*. Cambridge University Press.

Rorty, Richard. 1991. *Objectivity, Relativism and Truth: Philosophical Papers I*. Cambridge: Cambridge University Press.

Searle, John. 1995. *The Construction of Social Reality*. New York: The Free Press.

Wittgenstein, Ludwig. 1989. *Vorlesungen. 1930-1935*. Frankfurt am Main: Suhrkamp.

Wittgenstein, Ludwig. 1998. *Notebooks: 1914-1916*. Oxford: Blackwell.

Wright, Crispin. 2001. “Minimalism, Deflationism, Pragmatism, Pluralism”. In *The Nature of Truth: Classic and Contemporary Perspectives*, edited by Michael P. Lynch, 751-787. Cambridge (MA) and London: MIT Press.

Gerard Stan est docteur en philosophie et maître de conférences à la Faculté de Philosophie de l'Université «Al. I. Cuza» de Iasi. Ses domaines de recherche et de compétence sont l'épistémologie et la philosophie de la science. Ses domaines d'intérêt sont la philosophie analytique du langage et les fondements cognitifs de la communication. Il est l'auteur des livres *L'ordre de la nature et les lois de la science* (2004) et *Connaissance et vérité* (2006).

Address:

Gerard Stan
Université „Al. I. Cuza” de Iasi
Faculté de Philosophie et Sciences Sociales et Politiques
Bd. Carol I, no. 11
700506 Iasi, Romania
Email: gstan@uaic.ro